

# A PROPOS D'UNE PRETENDUE « REVANCHE DE LA GEOGRAPHIE »

## UN EXAMEN CRITIQUE DE LA THEORIE DE MACKINDER

Yves LACOSTE

Le journaliste américain Robert D. Kaplan, spécialiste fameux mais dérangeant de Relations internationales, auteur depuis une vingtaine d'années de plusieurs ouvrages et d'articles assez retentissants parus dans *The Washington Post*, *The New York Times* et *The Wall Street Journal*, a publié en mai-juin 2009, dans *Foreign Policy*, un texte intitulé « The revenge of geography ». Titre étonnant. Sa traduction en français a été publiée dans *Courrier international* sous le titre « La revanche de la Géographie » (1-7 octobre 2009). Cet article évoque principalement – à une douzaine de reprises – à la théorie fameuse de Halford J. Mackinder (1904). Ce dernier est rituellement considéré – encore de nos jours – comme le fondateur de la Géopolitique – certains « stratèges » et théoriciens s'y réfèrent encore. Cependant, ses écrits sont en fait très mal connus. Comme le texte de Kaplan sur la Géographie<sup>1</sup> m'a interpellé, le commentaire que j'en ai fait m'a conduit à un examen détaillé des écrits de Mackinder.

Kaplan déclare, d'entrée de jeu, vouloir lancer un « *plaidoyer pour le réalisme en diplomatie* » et il exhorte l'opinion intellectuelle, surtout les spécialistes de Relations internationales, à tenir compte bien davantage de la géographie. Il est vrai que ces derniers ne se soucient guère de celle-là et moins encore de ce qu'écrivent les géographes. Toutefois, il est tout aussi vrai que les géographes universitaires – à l'exception jadis des Allemands – ont longtemps cru bon de ne pas traiter des problèmes politiques, alors que les historiens y accordent depuis des siècles une importance fondamentale. Les spécialistes des Relations internationales n'étaient donc guère incités à s'intéresser aux raisonnements des géographes.

L'article de Kaplan, qui exhorte à s'occuper de la géographie afin de mieux comprendre les récents changements du monde, devrait donc tout à fait me satisfaire, moi qui suis géographe – depuis soixante ans – et fier de l'être, cela d'autant plus que depuis trente ans je suis spécialiste de géopolitique. Cependant, l'image que Kaplan donne de la Géographie lorsqu'il en célèbre « *la revanche* » me paraît plutôt devoir accroître l'indifférence ou la méfiance des spécialistes de Relations internationales à l'égard de ce savoir et de ce qu'écrivent les géographes. L'imposante idée que Kaplan se fait de la Géographie, qui, désormais, prendrait sa « *revanche* », est à mon avis relativement simpliste et très métaphorique : il la voit comme une immense entité, surtout de nature géologique (les continents, les océans, les montagnes), comme un ordre tellurique des choses qui déterminerait en vérité l'histoire des hommes, comme le dit Mackinder. Ceux-là, selon Kaplan, ne feraient pas vraiment partie de la géographie, mais, dans tous les domaines, ils en subiraient les règles et les luttes entre les Etats, les peuples ou les nations qui se déroulent à la surface du globe seraient somme toute déterminées, en fin de compte, par cet ordre

---

· Professeur des universités, fondateur de la revue de géographie et de géopolitique *Hérodote* et lauréat du prix Albert Thibaudet 2010.

<sup>1</sup> Géographie avec un « G » majuscule désigne la discipline.

supérieur des choses qu'est la géographie. Je ne partage pas l'ensemble de ce point de vue, qui flatterait pourtant nombre de mes collègues, mais je pense qu'il est utile d'analyser attentivement cet article important, ne serait-ce qu'en raison des échos qu'il a suscités.

Venons en donc à cet article, dont je donnerai d'abord un certain nombre d'extraits, que je commenterai brièvement en géographe, au fur et à mesure, avant d'en faire une critique globale, qui sera celle de sa source d'inspiration principale, la théorie fameuse de Mackinder.

## ROBERT KAPLAN ET LA GEOGRAPHIE

Kaplan commence par dire, dans un premier paragraphe où il n'est pas encore question de Géographie, que « *la chute du Mur de Berlin [...] a été l'amorce d'un cycle intellectuel où toutes les séparations, géographiques ou autres, étaient jugées surmontables, où réalisme et pragmatisme étaient des termes péjoratifs* » et où « *le libéralisme armé et le néo-conservatisme promoteur de la démocratie des années 1990 partageaient les mêmes aspirations universalistes [...] Mais hélas ! quand par peur de Munich, on finit par aller trop loin, on aboutit au Vietnam et, dans le cas présent, à la guerre d'Irak* ». Kaplan fait sans doute allusion à une prétendue volonté américaine de défendre à tout prix une démocratie menacée au Vietnam par une dictature communiste – dans les années 1960-1970 – ou à celle de rétablir en 2003 la démocratie dans un pays, l'Iraq, opprimé par un dictateur qui sembla très dangereux pour tout le monde – après les attentats du 11 septembre.

Le deuxième paragraphe de l'article de Kaplan débute par « *et c'est ainsi que l'on s'est mis à réhabiliter le réalisme, ce qui a enclenché un nouveau cycle intellectuel. On s'intéresse moins désormais aux idéaux universels qu'aux particularismes ethniques, culturels et religieux [...] Etre réaliste, c'est identifier et accepter ces forces qui échappent à notre contrôle, la culture, les traditions, l'histoire. Pour les réalistes se pose ce qui est la question centrale des relations internationales : qui peut faire quoi à qui ? Et de toutes les vérités désagréables qui sont à la racine du réalisme, la plus brutale, la plus gênante et la plus déterminante de toutes est la géographie* ». Certes, depuis des siècles, les hommes sont parvenus à combattre et à tempérer certaines « forces de la nature » et « calamités naturelles », mais évidemment certaines très grandes données géographiques fondamentales ne peuvent être modifiées – et personne n'en a eu l'idée –, qu'il s'agisse de la dimension des continents comme celles des océans et, tout d'abord, la circonférence de la planète Terre – comme d'ailleurs le constate Kaplan. Toutefois, certains chefs d'Etat ont eu l'idée grandiose de faire reverdir le désert, du moins sur des dimensions limitées.

« *Ce qui sous-tend le retour récent du réalisme, c'est la revanche de la Géographie, au sens le plus désuet du terme* ». Pourquoi se référer tout d'abord « *au sens désuet* » d'un terme qui n'a pas encore été défini ? « *Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, avant l'avènement de la Science politique en tant que spécialité universitaire, la Géographie était une discipline respectée à défaut d'être officialisée* ». C'est ignorer qu'avant de commencer à être diffusée au XIX<sup>e</sup> siècle comme un savoir scolaire et donc universitaire – ce fut d'abord le cas en Allemagne puis en France –, la Géographie a été de façon spectaculaire au XVI<sup>e</sup> siècle un formidable moyen d'action : ce sont des conquérants-géographes-explorateurs qui ont fait les « grandes découvertes » et qui ont établi les cartes du monde à force de calculs mathématiques, d'abord le tracé des côtes, puis l'exploration de l'intérieur des terres. Depuis Hérodote, qui est le premier des géographes et des historiens il y a vingt-cinq siècles, la Géographie fut d'abord et est encore de nos jours, un savoir stratégique, la science de la conquête et du contrôle des territoires comme des hommes qui

s'y trouvent. C'est ce que j'ai rappelé, au grand émoi de mes collègues, avec ce titre devenu fameux *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* (1976).

Revenons à l'article de Kaplan, dans lequel on peut lire : « *au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, la Géographie était une discipline [...] où politique, culture et économie se pensaient en rapport avec les cartes en relief* ». Disons plus simplement que les phénomènes politiques, culturels et économiques se représentaient et se représentent encore sur les cartes des différents pays, délimités pour la plupart par le tracé de leurs côtes – ce qui fait partie du relief –, mais aussi par leurs frontières.

Kaplan parle d'ailleurs assez peu des frontières, comme si elles ne faisaient pas partie de la géographie. Ce sont en fait des philosophes (Montesquieu) – et non des géographes – qui ont prétendu différencier les civilisations en fonction des différents climats, ceux de la zone tropicale correspondant, soi-disant, à des peuples arriérés. Malgré tout, Kaplan persiste dans sa conception d'une Géographie surtout fondée sur les formes de relief : « *ainsi, à l'époque victorienne, puis édouardienne, les montagnes et les hommes qui en sont le produit constituaient le premier ordre de la réalité* ». En quoi des hommes seraient-ils « *le produit* » de certaines montagnes et en quoi celles-là constitueraient-elles « *le premier ordre de la réalité* » ? J'objecterai par exemple que, dans le Caucase, se trouve près d'une centaine de petits peuples différents : ils n'y ont pas « *poussé* », comme des champignons, mais ils s'y sont réfugiés les uns après les autres, chassés depuis les grandes plaines d'Asie centrale par des forces conquérantes et ils sont d'ailleurs tardivement devenus musulmans, pour la plupart. Kaplan poursuit son propos à propos des montagnes, au sujet desquelles, dit-il, récemment encore, « *les idées, aussi enthousiasmantes qu'elles fussent, n'arrivaient qu'en seconde position* » – par rapport aux formes du relief ou à d'autres données géographiques. Plutôt que d'idées, il vaudrait mieux parler d'idéologies et de religions, sans quoi c'est oublier que l'Islam, qu'on a voulu considérer surtout comme la religion du désert, est, depuis des siècles, majoritairement pratiqué par les populations de pays d'Asie soumis aux grandes pluies de la mousson

« *Et pourtant – consent Kaplan –, accepter le rôle que joue la géographie ne revient pas à voir en elle une force implacable contre laquelle l'humanité serait impuissante. Cela permet toutefois de tempérer les notions de liberté et de choix humains et d'accepter humblement le destin. Cela est plus crucial que jamais aujourd'hui, car la mondialisation, loin d'ôter de l'importance à la géographie, ne fait que la renforcer [...] Les troubles engendrés par la crise économique actuelle confèrent une importance accrue à la Géographie en fragilisant l'ordre social et d'autres créations humaines et en faisant des frontières naturelles du globe les seules entraves qui subsistent* ». Pourtant, les flux financiers n'ont cure des « *frontières naturelles* ». Je ne suis pas sûr que le rôle de la géographie apparaisse plus évident du fait des « *troubles engendrés par la crise économique actuelle* », mais celle-là s'accompagne, dans les « *pays émergents* », d'une formidable croissance économique, notamment en Chine, et cela entraîne de très grands changements économiques qui sont aussi des changements de géographie économique et sociale, tant au plan mondial que dans le cadre de chacun de ces pays.

Le géographe que je suis dénonce carrément l'utilisation fallacieuse que fait Kaplan du grand historien et tout autant géographe que fut Fernand Braudel, notamment dans sa *Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949). « *Ainsi, pour Braudel, dit Kaplan, les sols précaires et pauvres du contour méditerranéen, associés à un climat inconstant marqué par les sécheresses, ont été les raisons des conquêtes des Grecs et des Romains de l'Antiquité* ». Jamais Braudel n'a fait un raisonnement aussi rudimentaire, qui, logiquement, aurait dû tout autant s'appliquer aux autres peuples riverains de la Méditerranée – or, tous n'ont pas pour autant connu l'équivalent du « *miracle grec* » ou le rôle politique de Rome. Kaplan semble ignorer totalement ce que Braudel a apporté avec la géo-histoire, bien que celle-là ait eu quelques échos aux Etats-Unis – avec Immanuel Wallerstein.

« Mais notre meilleur guide est peut-être le père de la géopolitique moderne en personne, le géographe britannique Sir Halford J. Mackinder, célèbre non pas pour un livre, mais pour un seul article, 'The geographical pivot of history', qui prit d'abord la forme, en 1904, d'une conférence à la Société royale de géographie de Londres [...] Selon sa thèse, la Russie et l'Europe orientale et l'Asie centrale sont le 'pivot' autour duquel s'articule l'empire mondial. Mackinder parlera aussi plus tard de heartland pour désigner le cœur de l'Eurasie ». Kaplan, dans son article, reproduit comme bien d'autres la petite carte du monde où figure ce fameux heartland, une tache de couleur qui comprend la Sibérie jusqu'aux abords du Pacifique, mais aussi les steppes situées à l'est de la mer Noire. Kaplan consacre toute une partie de son article aux thèses de Mackinder, qu'il cite à maintes reprises comme son inspiration majeure. J'y reviendrai globalement, après avoir examiné les arguments de cette « revanche de la Géographie ».

« L'œuvre de Mackinder est l'archétype de la discipline géographique, dont il résume habilement le sujet : 'c'est, dit Mackinder l'homme et non la nature qui a le pouvoir de créer, mais c'est la nature qui commande dans une large mesure ». Parler à propos de Mackinder d'archétype de la discipline géographique est doublement abusif – car archétype signifie type primitif ou idéal, modèle – et Kaplan se méprend sur le sens de la phrase de Mackinder – nous le verrons dans le texte de son article de 1904 –, car cette affirmation philosophique ne concerne pas seulement la Géographie, mais toute activité humaine.

Pour Mackinder, dit Kaplan – dont je reprends, du début à la fin, le fil du texte –, « la foi est aussi fonction de la géographie » : la preuve, dit-il, les quatre grandes religions correspondent à chacune des quatre régions qu'il distingue aux marges de l'Eurasie, autour du heartland, le Bouddhisme, l'Hindouisme, le Christianisme et l'Islam – à noter qu'en Chine il n'y n'a pas de religion prépondérante, mais, fait surprenant, Kaplan tout comme Mackinder ne parle presque pas du fait géographique majeur qu'est l'énorme et singulière masse humaine qu'est la Chine.

Pour contrer le simplisme géographique de Kaplan, il faut proposer de vrais raisonnements géographiques, bien plus complexes

Afin d'affirmer un déterminisme de la géographie dans la formation des cultures – la plupart des géographes parlerait à la rigueur d'influences –, Kaplan se réfère à Mackinder pour proclamer que « l'Europe est devenue le phénomène culturel qu'elle est uniquement du fait de sa géographie : un réseau complexe de montagnes, de vallées et de péninsules, enserré par les glaces au Nord et par un océan à l'Ouest et confronté à l'immense et menaçante plaine russe à l'Est. Une succession d'envahisseurs nomades venus de la steppe ont déferlé dans cet espace encombré ».

Certes, il est possible de considérer que le morcellement du relief dans ce « cap de l'Eurasie » y a favorisé nombre de différenciations linguistiques, lesquelles sont devenues plus tard des différences nationales, mais il est insoutenable d'affirmer que la civilisation européenne, en tant que telle, soit, comme le dit Kaplan, « uniquement le fait de la géographie ». Cette civilisation résulte, sur les temps longs, d'un phénomène des plus complexes de géo-histoire, mêlant notamment des apports du Moyen-Orient, ceux de l'Égypte par l'Empire hellénistique, d'Israël et le Christianisme.

Kaplan, citant Mackinder, affirme que « l'histoire de l'Europe est subordonnée à celle de l'Asie » principalement à cause de l'immensité de la Russie, mais il ne tient pas compte de la faiblesse des contacts durant des siècles entre ce pays et ceux d'Europe occidentale. Toujours d'après Mackinder, « cette Russie, bien que protégée par ses forêts contre les invasions, fut néanmoins la proie, au XIII<sup>e</sup> siècle, de la Horde d'Or mongole. Ces envahisseurs la décimèrent et, de ce fait, la transformèrent [...] Empire terrestre par excellence, ne possédant guère de protections naturelles contre les

*invasions [...], la Russie n'allait jamais oublier le souvenir de cette conquête brutale. Elle serait dès lors perpétuellement obsédée par le besoin de s'étendre et de consolider son territoire*», cela, du fait même, dit Kaplan, des conquêtes mongoles. Or, il devrait rappeler que celles-là, avec Gengis Khan, datent surtout du XIII<sup>e</sup> siècle, qu'elles ne durèrent qu'un temps et que, dès le XV<sup>e</sup> siècle, les Cosaques russes entreprennent la conquête de la Sibérie et arrivent sur le Pacifique dès le début du XVII<sup>e</sup>.

Kaplan célèbre ce qu'il appelle « *le déterminisme de Mackinder* », qui se résume au rôle fondamental que jouent, selon lui, les grandes étendues planes du relief terrestre dans la formation des empires et leurs désirs de conquête. Cependant, Kaplan escamote l'histoire de ces territoires, c'est-à-dire tout ce qui s'y est passé entre les hommes. Contrairement à ce que déclare Kaplan, qui répète en cela une des affirmations majeures de Mackinder, ce n'est pas l'immensité faiblement peuplée de la plaine russe et sibérienne qui a créé l'empire russe – cela en a sans doute rendu l'extension plus facile, mais bien d'autres immensités existent, en Afrique ou en Amérique, et des empires ne s'y sont pas nécessairement formés durablement. Tout à son raisonnement schématique, Mackinder, lequel est pourtant géographe, omet d'ailleurs de faire allusion à l'Oural, qui est pourtant considéré par décision de Pierre-le-Grand comme la limite officielle entre l'Europe et l'Asie – selon les travaux du géographe Tatichtchev.

Pour montrer sans plus attendre ce qu'a de simpliste – et dangereux – ce raisonnement déterministe de Mackinder selon lequel l'Empire russe est la conséquence de l'existence de très grandes plaines en Eurasie, je me permets *grosso modo* de faire appel à la géo-histoire, dont les raisonnements sont aussi de nos jours ceux des géographes, notamment les géographes de l'Ecole française de géopolitique.

Il convient tout d'abord d'élargir ce champ d'observation géographique déjà très vaste qu'est celui de l'Empire russe et de tenir compte de ce qui s'est passé auparavant dans toute une partie de l'Asie, plus vaste encore.

Avant l'Empire russe, qui apparaît au XVI<sup>e</sup> siècle, il y a eu, encore plus étendu, l'Empire mongol, c'est-à-dire un appareil d'Etat capable de contrôler de très vastes espaces, avec des effectifs de cavaliers relativement restreints : cela implique non seulement que ces derniers ont eu une grande mobilité et d'importantes capacités guerrières, mais aussi que leurs chefs ont disposé, pour les faire se déplacer efficacement, d'une information géographique et politique assez précise. Les tribus mongoles – de langue turco-mongole – ont longtemps existé sans former un empire, bien qu'elles aient eu de grandes capacités guerrières : ce sont en effet les Mongols qui ont inventé le fer à cheval – et l'étrier –, ce qui permit à leurs montures de franchir des étapes bien plus longues que les chevaux non ferrés – ceux des Chinois notamment. C'est ensuite au contact de l'Empire chinois, qu'elles avaient envahi en profitant d'une de ses périodiques crises dynastique, que certaines tribus mongoles ou du moins leurs chefs, en exerçant le pouvoir au sommet de l'appareil d'un Etat impérial, ont compris comment il était possible, avec d'assez faibles effectifs, de contrôler de très vastes espaces, même quand ils étaient très peuplés : ils ont saisi l'importance de la concentration rapide des informations vers les maîtres de l'Empire et la diffusion rapide des ordres du souverain jusqu'aux périphéries lointaines de l'Empire. Cela va être mis en œuvre dès la conquête d'immenses plaines steppiques situées à l'ouest de la Mongolie – après avoir franchi la barrière de grandes montagnes par les portes de Dzoungarie et être passé par les plaines au sud de l'Oural –, puis en menant une nouvelle conquête de la Chine. Gengis Khan est un véritable empereur, qui contrôle un immense empire – près de 6 000 km d'Ouest en Est –, où les ordres et les nouvelles circulent vite, de relais en relais de poste – la poste est en effet une invention mongole. Contrairement à l'image qu'en donnent Mackinder et bien

d'autres, les Mongols ne sont donc pas seulement des hordes de pillards. A la mort de Gengis Khan, l'Empire, partagé entre ses fils, se disloquera progressivement plus tard à cause de la réapparition de conflits entre les diverses tribus.

Pour comprendre la formation de ce que sera l'Empire russe sur le grand isthme qui relie la Baltique à la mer Noire, il faut ensuite évoquer une donnée elle aussi géographique : la grande forêt où les cavaliers mongols opèrent moins facilement et les clairières où vivent des paysans slaves. Moscou est l'une de ces clairières et la famille seigneuriale qui s'y trouve est plus ou moins vassale de princes mongols auxquels elle verse tribut. Celui-là est perçu sur les paysans, dont le nombre s'accroît sensiblement grâce aux défrichements dans la grande forêt. De surcroît, la grande peste de 1348 ne s'y est guère propagée, alors qu'elle fut terrible dans l'ensemble de l'Europe. Après être parvenue à se libérer de la domination turco-mongols et à la repousser tout d'abord vers l'Oural, la dynastie des tsars russes, soutenue par l'Eglise, reprit à son compte une grande partie du modèle impérial mongol, en parvenant à asservir sur les terres qu'il contrôlait la majorité des paysans : alors que ces derniers, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avaient été libres d'aller faire pour eux mêmes des brûlis de défrichement dans la forêt, cette liberté leur est dès lors interdite et ils deviennent la quasi-propriété du Tsar ou des nobles qui le soutiennent. Ce « servage tardif » – comme disent aujourd'hui les historiens – et caractéristique de la Russie y durera jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cela étant, parmi les paysans, certains parviennent à prendre la fuite pour rester libres, s'enfonçant au-delà de l'Oural, de plus en plus loin vers l'Est, dans les forêts. C'est l'origine des cavaliers cosaques qui, sous une lointaine égide impériale, parvinrent à s'étendre assez facilement dans les forêts de Sibérie en suivant les cours d'eau, car, sur leurs berges, il y a moins d'arbres. Ces forêts aux longs hivers très froids étaient en effet très faiblement peuplées, mais on pouvait s'y procurer beaucoup de riches fourrures, qui étaient vendues ensuite dans l'ensemble de l'Europe. L'extension vers le sud de l'Empire russe, en direction des steppes herbeuses aux sols fertiles, se fera plus tard (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), lorsque les Cosaques – encore eux –, cavaliers redoutables théoriquement indépendants, mais encadrés par les officiers du Tsar, mèneront des guerres incessantes au Turkestan, aux tribus des pasteurs musulmans qui seront refoulées ou même exterminées. La grande étendue des terres à défricher dans les forêts et dans la steppe russe, surtout pour le compte du Tsar et des nobles, rendra cependant possible une progressive croissance démographique, qui fera de l'Empire russe, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Etat le plus peuplé d'Europe.

Certes dans un article relativement bref, Kaplan – et pas davantage Mackinder – ne pouvait évidemment évoquer tout cela, mais, si j'en fais état ici brièvement, c'est pour donner une idée de ce que peut être aujourd'hui la complexité d'un véritable raisonnement géographique et m'inscrire en faux contre les discours d'une géographie métaphorique et simpliste dont les effets idéologiques peuvent être pernecieux. Pour mieux comprendre l'expansion d'un empire tel celui de Russie – expansion sur d'immenses plaines couvertes tout d'abord d'immenses forêts –, un véritable raisonnement géographique doit tenir compte de toute l'histoire, notamment des exemples laissés par d'autres pouvoirs impériaux – ceux des Mongols –, qui avaient fait la preuve de leur efficacité dans leur modes de contrôle des hommes sur de très grands espaces.

Revenons en à Kaplan qui, dans la suite de son article, fait une utilisation des plus diverses des thèses de Mackinder : « à nous d'adapter désormais Mackinder à notre époque. Car, après tout, il n'était pas en mesure de prévoir à quel point un siècle de bouleversements redéfinirait et accroîtrait l'importance de la géographie dans le monde d'aujourd'hui ». Kaplan utilise encore le mot géographie comme s'il s'agissait d'une entité capable d'action et de décision.

« Paul Bracken, professeur de Science politique à Yale [...] dessine une carte conceptuelle de l'Eurasie, caractérisée par la dislocation du temps et de la distance et par le remplissage des espaces vides. Autrefois, les zones géographiques servaient de soupape de sécurité. Mais ce n'est plus le cas, estime Bracken, car l'espace vide se faisant de plus en plus rare, la taille très limitée de la Terre devient une source d'instabilité ». Or, que je sache, la Sibérie et l'Asie centrale ne sont absolument pas « remplies », pas plus que le Sahara ou l'Australie. Kaplan ne tient aucun compte des grandes différences entre ces immenses étendues, qui restent très faiblement peuplées, et des territoires de petites dimensions en comparaison, de plus en plus surpeuplés.

« L'autre force motrice de la revanche de la géographie est la croissance démographique, qui fait de la carte de l'Eurasie un espace encore plus confiné [...] Une Eurasie aux conurbations immenses et au media sensationnalistes, placée sous la menace croisée des missiles de plusieurs pays, abritera des foules perpétuellement furieuses, excitées par des rumeurs colportées à la vitesse de la lumière, d'une mégapole du Tiers-Monde à l'autre. Et c'est la compression même de la géographie qui fournira le terreau le plus fertile à des idéologies dangereuses qui pourront ainsi s'y répandre ». On peut sourire de l'emploi assez naïf de l'expression « compression de la géographie » plutôt que « surpeuplement de certaines portions de territoire ». De même, on peut douter que, sous l'effet du surpeuplement, « la compression de la géographie » soit ce qui fournit aujourd'hui le « terreau des idéologies dangereuses », quand on songe que l'islamisme d'Al Qaïda est apparu dans les déserts d'Arabie et du Yémen.

« Tout cela oblige à modifier profondément les théories géopolitiques de Mackinder. Car, en rétrécissant et en se peuplant de plus en plus, la carte de l'Eurasie ne fait pas seulement qu'effacer les aires culturelles, elle sonne également le glas de la distinction qu'établissait Mackinder entre un 'pivot' et des zones contiguës 'marginales' ». Kaplan reviendra à la fin de son article sur ces idées mackindériennes majeures que sont *heartland* et pivot et c'est pourquoi il sera utile de les replacer précisément dans la fameuse conférence de 1904, « The geographical pivot of history ».

Auparavant, il est utile d'examiner la seconde partie de l'article de Kaplan, où celui-là passe en revue ce qu'il considère comme des manifestations plus ou moins dramatiques de la « pression qu'exerce la géographie » dans certains pays en périphérie de l'Eurasie.

« Cette nouvelle carte de l'Eurasie, resserrée, plus intégrée et plus peuplée, sera encore moins stable que ne le pensait Mackinder. De fait, il finira par y régner une atmosphère aussi étouffante qu'en Israël et dans les territoires palestiniens, où tout dépend de la géographie sans plus aucune marge de manœuvre ». La pirouette qu'est ce dernier membre de phrase me paraît assez scandaleuse : imputer à la seule géographie une situation géopolitique de plus en plus complexe et dangereuse implique que Kaplan se sent obligé d'y faire allusion, mais qu'il ne veut surtout pas esquisser la moindre analyse. Or, ce problème israélo-palestinien, il pourrait certes en imputer l'origine à la géographie, toutefois non pas à cette entité planétaire qu'il évoque fréquemment, mais aux caractéristiques géographiques d'un très petit territoire côtier, long de quelques 170 kilomètres du Nord au Sud et large de 25 à 30 kilomètres. Celui-là correspond à la partie essentielle et la plus peuplée du petit territoire de l'Etat d'Israël – non compris le désert du Néguev.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette plaine littorale était encore très peu peuplée – à l'exception de quelques villes portuaires en bordure de mer –, en raison du paludisme entretenu par de nombreux marais, ce qu'on rappelle rarement. Il s'agit pourtant de caractéristiques de géographie globale très précises (relief, hydrographie, écologie médicale, dépeuplement), dont les conséquences historiques ont été considérables depuis l'Antiquité jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. La population autochtone et ses vieilles villes telle Jérusalem se sont longtemps concentrées sur les plateaux de ce qu'on appellera plus tard la Cisjordanie : ce sont ces plateaux à l'ouest du fossé du Jourdain et de la mer Morte, qui correspondaient à la

fameuse « terre promise » aux enfants d'Israël – la plaine côtière étant le pays des antiques Philistins. La nature marécageuse de cette plaine côtière fit que l'Empire ottoman, pas plus que les grandes familles arabes du plateau, ne virent d'objection à ce que des groupes de colons sionistes venus d'Europe orientale y achètent des terres jusqu'alors faiblement exploitées. Sans cette petite plaine côtière alors inoccupée, donnée géographique minuscule en comparaison de l'étendue du Moyen-Orient, le projet sioniste n'aurait pu d'abord s'implanter facilement et pacifiquement. Mon propos est de souligner brièvement cette donnée géographique « de départ » du problème israélo-palestinien.

Après la Première Guerre mondiale, les améliorations sanitaires et l'accroissement de l'immigration provoquent la croissance démographique des Arabes comme des Juifs et le début des revendications des premiers sur les terres de la plaine. Rappelons ensuite, pour mémoire, qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les pays arabes avoisinants et depuis peu indépendants décident de chasser l'immigration juive, mais en 1947 leurs armées mal encadrées ne parviennent pas à vaincre et, en 1948, la contre-attaque israélienne ne parvient pas à escalader le rebord des plateaux ni à prendre Jérusalem. Toutefois, des groupes armés sionistes chassent de la plaine la plupart des Musulmans qui s'y trouvaient encore, bien que des Arabes chrétiens se maintiennent encore de nos jours sur les collines de Nazareth. En 1967, l'armée israélienne, en remportant la guerre des Six jours, occupe Jérusalem, toute la Cisjordanie, Gaza, le Sinaï et le plateau du Golan, mais l'Etat d'Israël, dont les frontières officielles restent celle de 1948, s'engage à restituer ces « territoires occupés » aux différents Etats arabes si ceux-là le reconnaissent formellement. Le Sinaï a été restitué à l'Egypte, mais les autres « territoires » sont restés « occupés » et s'y implantent des « colonies » de plus en plus nombreuses de colons religieux qui veulent reconquérir toute « la Terre promise », en dépit de la croissance démographique de plus en plus importante des populations musulmanes. On sait que celles-là sont aujourd'hui divisées par la rivalité entre l'Autorité palestinienne – en principe laïque – et le Hamas, mouvement islamiste qui contrôle Gaza, que les Israéliens s'étaient décidé à évacuer en 2005. La population israélienne est elle aussi divisée, entre les partisans de l'extension des colonies religieuses et les partisans – les plus nombreux – de la reconnaissance d'un vrai Etat palestinien, solution que soutient le gouvernement américain. Il s'agit donc d'une situation géographique et géopolitique très compliquée, mais où, de nos jours, l'avenir ne dépend plus de la géographie, contrairement à ce qu'en dit Kaplan.

Revenons en aux tragédies géographiques telles que les envisage ce dernier. « *La capacité des Etats à maîtriser les événements s'érodera, voire disparaîtra. Les frontières artificielles s'effriteront jusqu'à devenir fissipares [c'est-à-dire qui se reproduisent par fission de leur propre corps], ne laissant que des rivières, des déserts, des montagnes et d'autres réalités durables de la géographie. Les caractéristiques physiques du paysage finiront par être les seuls indicateurs fiables permettant de comprendre les conflits futurs. Certaines régions d'Eurasie sont d'ailleurs plus sujettes aux conflits que d'autres. Ces 'zones de fracture' menacent d'imploser, d'exploser ou de rester en équilibre instable* ». Parmi celles-là, Kaplan cite évidemment le Moyen-Orient, « *noyau instable par excellence [...], qui, depuis Mackinder, a énormément gagné en importance. C'est dans les nombreuses zones de fracture du Grand Moyen-Orient que l'Eurasie court le plus grand risque de s'effondrer* ». Kaplan abuse ainsi des métaphores tectoniques surréalistes telles que l'Eurasie risquant de s'effondrer dans les zones de fracture du Grand Moyen-Orient.

« *Le sous-continent indien est l'une de ces zones de fracture [...] Le pire cauchemar du sous-continent est évidemment le Pakistan, dont les dysfonctionnements découlent de son absence totale de logique géographique* ». Kaplan, qui consacre plusieurs lignes à l'« aberration » que serait la frontière du Pakistan, omet de citer un Etat coupé en deux avant que le Bangladesh (l'ex Pakistan oriental) devienne indépendant en 1971.

Il traite ensuite des pays arabes qui manquent de plus en plus d'eau, d'une eau dont dispose en revanche la Turquie. « *La dernière zone de fracture est constituée par le noyau persan, qui s'étend de la mer Caspienne, au nord de l'Iran, au golfe Persique, au Sud* ». En quoi le « noyau persan » est-il une « zone de fracture » ? « *La quasi totalité du pétrole et du gaz naturel du Grand Moyen-Orient se trouve dans cette région [...] Ce n'est pas un hasard si l'Iran a été la première puissance du monde antique. Cela répondait à une certaine logique géographique [...] Ses frontières suivent en gros les contours naturels du paysage. Des hauts plateaux à l'Ouest, des montagnes et des mers au Nord et au Sud et une étendue désertique vers l'Est, vers l'Afghanistan. C'est pour cette raison que l'Iran possède un passé d'Etat-nation et de civilisation raffinée bien plus vénérable que la plupart des pays du monde arabe* ». Enfin une description moins apocalyptique.

Alors que Kaplan souligne au début de son article les conséquences géographiques de la mondialisation et de la crise économique actuelle, il est surprenant que, hormis une très brève allusion à la construction par les Chinois de nouveaux ports sur les côtes de l'océan Indien, il ne fasse guère allusion à la formidable montée en puissance de la Chine, dont le territoire s'étend pourtant sur une grande partie de l'Eurasie. Ce silence étonnant de Kaplan imite celui de Mackinder, lequel ne fait allusion à la Chine qu'aux toutes dernières lignes de son article – comme nous le verrons. Il est vrai qu'au tout début du XX<sup>e</sup> siècle la Chine, dont on pouvait alors feindre d'ignorer le poids démographique, pouvait apparaître comme quantité négligeable. C'est évidemment impossible aujourd'hui, puisqu'elle est désormais la deuxième puissance mondiale. La « *revanche de la géographie* » vient peut-être de nos jours de cette géographie humaine que Kaplan néglige systématiquement : l'énorme masse chinoise, culturellement homogène, lentement accumulée durant des siècles et dont la puissance explose aujourd'hui. L'Union indienne, comptera bientôt davantage d'habitants que la Chine, mais hormis leur Hindouisme, ils relèvent de groupes linguistiques très différents.

La brève conclusion de l'article de Kaplan répète sa référence fondamentale à Mackinder et souligne le « *Diktat de la géographie* » : « *dans le conflit qui se livre en ce siècle pour l'Eurasie, l'axiome de Mackinder reste valable : l'homme créera, mais c'est la nature qui commandera. L'universalisme libéral et l'individualisme d'Isaiah Berlin ne sont pas amenés à disparaître, mais il devient évident que le succès de ces idées dépend dans une large mesure de la géographie, voire est déterminé par celle-ci. Les Américains auront bien du mal à accepter le Diktat de la géographie et les limites qu'elle impose, eux qui aiment se croire au-dessus de toute forme de contrainte, naturelle ou autre. Mais nier les réalités de la géographie, c'est aller au devant de catastrophes qui à leur tour font de nous des victimes de la géographie* ».

Des militants écologistes pourraient s'associer à cette péroration dramatique, car les pollutions, les dégradations du milieu naturel, l'érosion des sols sont aussi des phénomènes géographiques. Toutefois, Kaplan n'en parle pas. En vérité, nous ne sommes pas victimes de la géographie, mais des contradictions de nos croissances économiques, qui ont été plus ou moins fortes selon les parties du monde, mais qui s'accroissent aujourd'hui dans la plupart des pays qui étaient jusqu'alors « sous-développés ».

Robert Kaplan est un penseur et journaliste brillant, qui dans le même temps suit attentivement l'actualité. Pourquoi dans cet article qui a fait sensation, « *La revanche de la géographie* », se réfère-t-il autant au texte de 1904 de Mackinder, alors que celui-là y emploie beaucoup plus le terme d'histoire que celui de géographie ?

MACKINDER : L'HISTOIRE,  
DU MOINS CELLE DES INVASIONS MONGOLES

Halford Mackinder est habituellement présenté de nos jours comme le fondateur de la Géopolitique, bien qu'il n'ait pas employé ce terme, lequel commençait d'apparaître chez les géographes allemands comme l'abréviation de géographie politique. En revanche, l'expression forgée par Mackinder « *pivot géographique de l'histoire* » comme « *heartland* », qui lui correspond, restent de grands classiques et figurent au début de la plupart de manuels de Géopolitique.

Kaplan, évoque à maintes reprises « *la géographie* » dont il proclame « *la revanche* » et il se réfère amplement pour cela à Mackinder. Or, celui-là, dans son article de 1904, n'emploie que deux fois seulement le mot « géographie ». D'abord pour annoncer, dès la première page, qu'il va établir « *une corrélation entre les généralisations les plus vastes de l'histoire et de la géographie* ». Puis quelques lignes plus loin, quand il évoque l'influence de caractéristiques géographiques « *même en des temps, où elles n'étaient pas connues de la géographie* » : il veut dire par là que celles-là n'étaient pas encore connues des géographes. Encore de nos jours, on use couramment du mot Géographie pour désigner ce que font les géographes (comme par exemple la Géographie allemande, la Géographie française) et aussi les réalités qu'ils étudient.

Après cette entrée en matière, où il évoque « *la corrélation* » de l'histoire et de la géographie, Mackinder n'emploie plus dans son article le mot géographie, ce qui évite d'en faire une entité métaphorique dotée de pouvoirs planétaires, représentation dont abusera Kaplan. Mackinder utilise, plus prudemment, l'adjectif « géographique », pour désigner tel ou tel phénomène particulier, soit le relief, soit le climat, etc., rarement le peuplement, alors que la grande idée de Géographie les combine dans un même ensemble théorique.

En revanche, Mackinder évoque à maintes reprises l'Histoire, mais il fait rarement allusion à des caractéristiques historiques précises. La fréquence de ses références à l'histoire et l'importance qu'il accorde à certains événements historiques sont telles qu'il croit utile de se définir cependant comme géographe. En 1904, il a presque quarante-cinq ans et enseigne la Géographie à Oxford, à Reading, à la London School of Economy – dont il est devenu directeur en 1900 –, mais à cette époque, dans les universités anglaises, la Géographie n'est guère représentée, car cette discipline était bien moins enseignée au Royaume-Uni qu'en Allemagne et en France. En revanche, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les grandes banques anglaises disposent déjà d'un réseau mondial d'informations géographiques, économiques et politiques pour les conseiller dans leurs opérations outre-mer.

Mackinder a publié en 1902 *Britain and British Seas (Les Iles britanniques et les mers britanniques)*, livre de géographie régionale classique (géologie, climat, peuplement, économie...), où il exprime aussi son souci du destin de l'Empire britannique. Dès 1900, il participe aux activités politiques du Parti libéral – il est d'ailleurs de la tendance libéral-impérialiste –, avant de passer chez les Conservateurs, ce qui lui vaudra en 1910 un siège de député à Glasgow, qu'il conservera jusqu'en 1922, après avoir exercé des fonctions politiques assez importantes. Avant la Première Guerre mondiale, il exprime une forte inquiétude devant la montée de la puissance navale allemande et, après la révolution soviétique, il deviendra en 1919 Haut-Commissaire britannique en Russie du Sud auprès d'un corps expéditionnaire anglais qui s'efforce de soutenir les « armées blanches » contre les Bolcheviks.

Venons en au fameux article de 1904, « Le pivot géographique de l'histoire »<sup>2</sup>. Il débute par quelques lignes assez pompeuses pour annoncer que, depuis 1900, nous sommes dans

---

<sup>2</sup> Nous nous référons ici à la traduction publiée dans la revue *Stratégique* de l'Institut de stratégie comparée.

l'« ère post-colombienne », c'est-à-dire qu'il n'y a plus de grandes étendues terrestres à découvrir et à conquérir comme ce fut le cas après Christophe Colomb : « *le monde entier, à peine connu dans ses frontières les plus reculées, doit déjà être considéré comme l'objet d'une appropriation politique complète [...] Dorénavant, nous serons [...] confrontés à un système politique fermé [...] à la dimension du monde [...] Il me semble que la décennie actuelle nous voit pour la première fois en mesure de tenter, de manière relativement complète, une corrélation entre les généralisations les plus vastes de l'histoire et de la géographie. Pour la première fois, nous pouvons entrevoir une partie du rapport réel entre les événements politiques et les caractéristiques géographiques à l'échelle du monde : nous pouvons également rechercher une formule qui exprime, sous certains aspects au moins, la causalité géographique en histoire universelle. Si nous avons de la chance, cette formule aura un intérêt pratique en nous permettant de mettre en perspective quelques-unes des forces rivales dans les relations internationales d'aujourd'hui. La phrase très connue sur la marche vers l'ouest des empires est une tentative fragmentaire dans cette direction. Je me propose de décrire celles des caractéristiques géographiques du monde qui, selon moi, ont eu l'influence la plus contraignante sur l'action des hommes ; je présenterai certaines des phases les plus importantes de l'histoire dans leurs rapports avec ces caractéristiques et cela en des temps où elles n'étaient pas connues de la géographie. Mon but sera de montrer comment l'Histoire humaine s'intègre dans la vie de l'organisme mondial* ».

Cette entrée en matière a incontestablement grande allure et certains ont estimé que Mackinder avait été le premier à envisager au plan mondial cette relation de l'Histoire et de la géographie – Histoire avec une majuscule. Cela me fait penser au très grand ouvrage d'Elisée Reclus, *L'Homme et la terre*, dont la publication des six tomes s'est achevée en 1905. En exergue de chacun d'eux, cette phrase fondamentale : « *la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps* ». Reclus, le plus grand des géographes français, applique ce principe au développement de l'humanité et à tous les grands groupes humains qui la composent, depuis la préhistoire à l'époque contemporaine et à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. A noter que Reclus n'est pas universitaire et qu'il est proscrit depuis la Commune de Paris. Aussi sa conception de la Géographie, dès son immense *Géographie universelle* (27 tomes), fait-elle une grande part aux questions politiques. Cette grande entreprise traduit une pensée tout à la fois scientifique et libertaire, car à cette époque c'était aller à l'encontre des conceptions philosophiques et religieuses traditionnelles que d'appréhender ensemble l'Espace et le Temps, l'histoire et la géographie pour évoquer les destins du monde.

C'est sans doute ce qu'a senti Mackinder en 1904 dans un article qu'il sentait novateur. Toutefois, il anticipe les critiques que cela peut susciter dans les milieux bien pensants. Ainsi, il écrit prudemment, après l'exposé de son projet : « *je suis conscient du fait que je ne parviendrai qu'à une vérité partielle et je ne souhaite en rien dévier vers un matérialisme excessif. C'est l'homme et non la nature qui a le pouvoir de créer, mais la nature commande dans une large mesure. Mon intérêt se porte sur cette détermination physique d'ordre général, plus que sur les causes de l'Histoire universelle. Manifestement, on ne peut espérer qu'une première approche de la vérité. Aussi je serai modeste en face de mes critiques* ».

Ce projet d'envergure mondiale, « *décrire celles des caractéristiques géographiques du monde qui, selon moi, ont eu l'influence la plus contraignante sur l'action des hommes [...] et les phases les plus importantes de l'Histoire* », ce projet, Mackinder, à la différence de Reclus, va immédiatement le réduire à l'Europe : non pas pour comprendre l'expansion de celle-là sur l'ensemble du monde, mais pour affirmer péremptoirement un conflit avec l'Asie – « *c'est sous la pression de la barbarie extérieure que l'Europe parvint à construire sa civilisation* ». Pourtant, que je sache, la civilisation européenne doit beaucoup à l'héritage de la Grèce et de Rome et au Christianisme, dont le développement européen est bien antérieur aux grandes invasions mongoles du XIII<sup>e</sup> siècle dont Mackinder fait le thème fondamental de son raisonnement, déclarant à son auditoire : « *ke vous demanderai par conséquent de considérer pour un moment que l'Europe et l'Histoire européenne sont subordonnées à l'Asie et à l'Histoire asiatique, car la civilisation* ».

*européenne est d'une manière très concrète le résultat de la lutte séculaire contre l'invasion asiatique.* » De quelle Asie s'agit-il ? La Chine, dont on connaît pourtant l'essor d'une puissante civilisation dès ses premiers empires, il y a plus de vingt-cinq siècles ? Mackinder, dans l'ensemble de son article, n'y fait aucune allusion. Il use d'une habileté géographique : substituer à une histoire qu'il a beaucoup réduite une grande constatation géographique évidente, immédiatement après avoir évoqué « *l'invasion asiatique* ». Pourquoi le singulier ? Effet rhétorique pour escamoter qu'il y eut différents peuples qui vinrent de l'Est, car dans le discours mackindérien leurs différences sont gommées par l'évocation de l'unité du relief de la plaine russe : « *le contraste le plus visible sur la carte politique de l'Europe moderne oppose la vaste étendue de la Russie occupant la moitié du continent et le groupe de territoires plus réduit où sont établies les puissances occidentales. Du point de vue de la géographie physique, il existe évidemment un contraste analogue entre la plaine ininterrompue de l'Est et le riche ensemble de montagnes, de vallées, de péninsules et d'îles qui compose le restant de cette partie du monde. A première vue, il semblerait que ces données très connues traduisent une corrélation entre l'environnement naturel et l'organisation politique, corrélation si flagrante qu'elle pourrait se passer de description, surtout si l'on considère qu'à travers la plaine russe un hiver froid succède à un été chaud, constituant ainsi un facteur supplémentaire d'uniformité* ».

Après avoir dit que la forêt couvre le nord de cette grande plaine et que la steppe herbeuse s'étend sur les régions méridionales, Mackinder passe immédiatement à une longue énumération de toute une série d'« invasions » vers l'ouest de l'Europe : d'abord celle des Scythes à l'époque d'Hérodote, puis celle des Celtes, puis celle des populations germaniques au début de l'Empire romain, puis celle des Slaves, lors de la montée en puissance de Byzance. Cependant, Mackinder confond sous une même appellation les brusques invasions mongoles, raids dévastateurs de cavaliers sur de grandes distances, avec la lente poussée vers l'Ouest de peuples d'agriculteurs sur des territoires qui étaient sans doute partiellement dépeuplés par des épidémies (des « pestes » aux II<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne dans l'Empire romain, puis byzantin) : des Germains, par exemple, qui apparaissent dans l'histoire, qui se combinent aux populations préexistantes et adoptent leurs langues et leur religion, comme ce fut le cas, depuis longtemps célèbre, des Francs dans ce que sera la France et des Wisigoths dans ce que sera l'Espagne. Mackinder ne prend en compte que les invasions mongoles, pour en arriver à cette affirmation majeure : « *tel est le cortège d'événements provoqués par une nuée de cavaliers impitoyables et sans idéal, traversant sans obstacle la grande plaine, pour ainsi dire comme un coup asséné par le grand marteau asiatique, balancé à travers une immensité vide* ».

Pour rétorquer à l'affirmation de Kaplan selon laquelle les invasions mongoles étaient à l'origine de l'Empire russe – affirmation héritée directement de Mackinder –, j'ai déjà évoqué ci-dessus les origines complexes de l'Empire mongol, mais aussi celles de l'Empire russe et de sa croissance démographique. Je ne répète donc pas ces explications.

On pourrait penser que Mackinder, après avoir centré tout son raisonnement historique sur les Mongols, en aurait fini avec l'énumération des invasions. Pourtant, il n'en est rien. Il y ajoute même les Vikings et les Varègues qui, eux, viennent du Nord, en omettant de dire qu'outre leurs pillages le long des côtes et des fleuves les premiers fondent deux Etats « modernes », le Duché de Normandie et celui de Sicile, et les seconds, le royaume de Kiev, sur le Dniepr.

« *Ce n'est qu'à l'époque des invasions mongoles au XV<sup>e</sup> [??] siècle que sera perçue toute la signification de l'influence asiatique sur l'Europe* ». Il est à souligner qu'à propos de l'Asie et de son influence Mackinder se garde bien d'évoquer la « Route de la soie », qui a fonctionné du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ au XVI<sup>e</sup> siècle, entre Xian en Chine du Nord et l'Italie ou Byzance, pour acheminer, outre de la soie, toute sorte de marchandises et d'inventions. A noter que cette fameuse Route de la soie passe par une série d'oasis situées sur le piémont

nord des grandes chaînes de montagnes qui forment la bordure septentrionale des plateaux tibétains et iraniens, c'est-à-dire 1 000 km plus au Sud que les Portes de Dzoungarie, la grande voie de passage vers l'Ouest des cavaleries mongoles.

*« Ce n'est qu'à partir des invasions mongoles au XV<sup>e</sup> siècle que sera perçue toute la signification de l'influence asiatique sur l'Europe ; mais avant d'analyser les faits essentiels concernant celle-ci, il est souhaitable de changer notre perspective géographique ,centrée sur l'Europe, pour prendre en compte le Vieux Monde dans son intégralité ».*

#### MACKINDER OU LA SOUDAINE AFFIRMATION QUE LE HEARTLAND DE L'EURASIE EST « LE PIVOT DE L'HISTOIRE »

Après avoir énuméré longuement les invasions qu'a subies l'Europe – ou plutôt tel ou tel de ses pays –, Mackinder en vient à évoquer la grande ceinture de déserts qui, en Afrique, sépare « *de façon absolue* » – il ignore les « routes de l'or » à travers le Sahara vers la Méditerranée – les pays de l'Europe méditerranéenne du continent africain, déserts qui se prolongent en Asie par des déserts et des steppes du Moyen-Orient jusqu'à la Mongolie et la Mandchourie. Il estime alors que « *le passage d'une des régions à l'autre de la zone centrale (heartland) aride présente peu de difficultés* ».

C'est la première fois dans le texte de cet article qu'il est question de « *zone centrale* » et aussi de *heartland*. Alors que ce terme mériterait une définition précise, il n'apparaît que discrètement, entre parenthèses. Mackinder, après avoir constaté que l'immense région centrale d'Eurasie est bloquée au Nord par les glaces polaires, affirme que, de surcroît, elle n'a aucune voie fluviale débouchant vers l'océan ; il oublie en ce passage les deux grands fleuves de Chine, Hoang Ho et Yang Tse, qui prennent leur source au Tibet. On doit noter que Mackinder ne fait aucunement allusion à ce vaste ensemble de très hauts plateaux relativement arides – donc assez peu couverts de neige – qui dominent quelques hautes vallées : sur la petite carte du monde qui accompagne l'article de Mackinder, le Tibet, en dépit de ses caractéristiques naturelles, mais sans doute parce qu'il ne fait pas partie de l'Empire russe, n'apparaît pas inclus dans le *heartland*.

*« A l'est, au sud et à l'ouest de cette région centrale (heartland) se trouvent des terres marginales, s'échelonnant selon un vaste croissant et accessibles par la mer [...], zone d'extension de l'une des grandes religions : Bouddhisme, Brahmanisme, Islam et Chrétienté [...], soit les deux-tiers de la population mondiale ».* « *Les régions qui forment ce croissant autour de la 'région centrale' sont, dit Mackinder, sous l'influence de l'Europe occidentale, qui domine désormais par la maîtrise de l'Océan unique et continu entourant toutes les terres. Mais la puissance terrestre qu'est la Russie depuis la fin des invasions mongoles a fait la conquête de la 'région centrale'. [...] En réfléchissant à cette rapide présentation des courants historiques les plus englobants, comment nier qu'une certaine persistance des rapports géographiques se fasse jour ? La région-pivot des relations internationales à l'échelle mondiale n'est-elle pas cette même étendue de l'Eurasie qui se trouve hors de portée des navires ?* » L'expression « *région-pivot des relations internationales* », qui mériterait une sérieuse définition, apparaît d'abord dans une phrase interrogative. « *La Russie prend la place de l'Empire mongol* » – qui fut pourtant bien plus vaste lors de sa plus grande ampleur. « *Si l'on regarde le monde dans son ensemble, la Russie occupe la place centrale qui est celle de l'Allemagne en Europe* ». Phrase énigmatique.

Aujourd'hui, on fait rituellement du mot *heartland* et de l'expression « *région pivot* », des concepts fondateurs de la Géopolitique. Encore faudrait-il qu'on se rende compte qu'ils résultent d'une série de glissements sémantiques plus ou moins conscients. Mackinder

constate l'extension sur une grande partie de l'Eurasie de vastes étendues faiblement peuplées de plaines et de plateaux. Il accorde à cette « *région centrale* », appellation en quelque sorte géométrique légitime, un grand intérêt en raison d'un phénomène historique ancien, l'extension de l'Empire mongol, auquel a succédé l'Empire russe, qui est en fait la préoccupation politique – géopolitique – majeure du géographe. Après avoir souligné l'importance de cette « *région centrale* » au sein de l'Empire russe et après avoir maintes fois utilisé de cette expression, Mackinder va, pour en souligner davantage l'importance, parler de *heartland*, d'abord prudemment – mot qu'il met dans un premier temps entre parenthèses –, puis en l'utilisant comme s'il avait expliqué la combinaison de ces deux mots *heart*, le cœur, et *land*, le pays. En anglais comme en français, cette expression désigne soit sentimentalement le pays natal, le pays qu'on aime, soit, stratégiquement, une région très particulière d'un Etat, sa région « vitale », tant en raison de sa position centrale, de son antériorité historique et de son importance démographique et politique. Moscou est assurément le *heartland* de la Russie, bien qu'elle ne soit plus la capitale officielle, à l'époque où écrit Mackinder ; mais pourquoi étend-t-il l'idée de *heartland* à toute la superficie de l'Empire, en dépit du fait qu'il s'agit de très vastes régions faiblement peuplées ? Pour souligner l'importance qu'il leur accorde dans son propre raisonnement. Toutefois, il a dû progressivement se rendre compte de cette contradiction et je pense que c'est pourquoi, en fin de conférence ou d'article, il trouve comme synonyme de *heartland* l'expression « *région-pivot* », dont il fera ensuite le titre de son article.

Cependant, son utilisation du terme « pivot » aurait dû poser problème. Dans le domaine de l'horlogerie et de la mécanique, un pivot est l'axe autour duquel tourne un certain nombre de pièces ou d'éléments. Comment expliquer que ce mot, qui vient de pointe, ait été utilisé par Mackinder pour désigner, en fin d'article, dans l'expression « *pivot géographique* », l'ensemble du territoire de l'Empire russe ou le *heartland* ou la « *région centrale* » ? Même si c'est théoriquement l'ensemble du monde qui serait historiquement censé tourner historiquement autour de la région centrale de l'Eurasie, l'épaisseur dudit pivot fait problème. Certes la Chine a été appelée l'« Empire du milieu », mais elle avait une énorme population, bien plus nombreuse que celles des pays voisins, et, depuis des siècles, une très grande civilisation, l'une et l'autre n'ayant jamais été le fait du prétendu *heartland* quasi mondial que serait l'Empire russe.

Mackinder a sans doute eu l'idée de pivot géographique en voyant sur un globe représentant le relief terrestre que toute une série de grands ensembles géologiques apparaissent disposés en une sorte de vaste arc de cercle à l'ouest, au sud et à l'est de ce que les géologues appellent de nos jours la grande plaque eurasiatique. Cependant, il néglige de donner de cet arc de cercle une description précise, alors qu'il est bien plus disert sur les diverses parties de « *région centrale* » pourtant relativement uniformes. J'énumérerai, pour être bien compris, les différents ensembles géologiques qui se succèdent *grosso modo* en bordure de la plaque eurasiatique : à l'Ouest, les petits massifs du « cap de l'Eurasie » et les relativement petites chaînes de montagnes (les Alpes) que prolongent celles des Balkans, du Moyen-Orient et les énormes chaînes himalayennes qui jouxtent le Tibet et dominent le sous-continent indien, les massifs d'Indochine, le complexe massif que forment les collines de l'Est chinois et les grandes chaînes d'Extrême-Orient qui bordent le Pacifique ; l'est de l'Asie est aussi bordé de grands archipels volcaniques, du Japon à l'Insulinde. De multiples Etats ou pays, grands ou petits, se disposent plus ou moins en fonction de ces grandes structures géologiques. Le fait que celles-là disposent « autour » du « bouclier eurasiatique », à cela près qu'au Nord il s'enfonce sous l'Océan glacial Arctique, a sans doute inspiré l'image du pivot, du centre autour duquel se disposent en demi-cercle une série d'éléments.

Ce qui est curieux, c'est que Mackinder fait très brièvement allusion à cette hémicouronne géologique, seulement en quelques lignes, presque en fin d'article, en parlant de « *croissant* » et en y énumérant non pas de grands ensembles de relief – comme je viens de le faire –, mais des Etats de diverses tailles, qu'il voit d'ailleurs comme formant deux croissants, l'un « intérieur », l'autre « extérieur » : « *en dehors de la région-pivot formant un grand croissant intérieur, on trouve l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, l'Inde et la Chine et, appartenant au croissant extérieur, la Grande-Bretagne, l'Afrique du Sud, l'Australie, les Etats-Unis, le Canada et le Japon* ». La France est oubliée dans cette liste de pays pour le moins hétéroclite : l'Australie, le Canada et les Etats-Unis, en raison de leur éloignement du Vieux Monde, ne relèvent en rien d'un quelconque « *croissant* » autour du *heartland* et pourquoi mettre dans le « *croissant extérieur* » la Grande-Bretagne, si proche de l'ouest du Continent ?

Il est pour le moins étonnant et regrettable que Mackinder expédie en quelques lignes et de cette façon confuse et désinvolte ce qui aurait dû être un complément, sinon un contrepoids majeur, à son idée du *heartland* ou de « région- pivot », puisque ces « croissants » se disposent autour et sont sous son influence. C'est d'ailleurs sur ces « croissants » que, au lendemain de la Première Guerre mondiale, Mackinder, dans son livre *Democratic Ideals and Reality* (1919), reviendra brièvement, mais il n'y parlera plus de « pivot ». Et, dans son dernier article de 1943, il ne parlera même plus de ces « croissants », peut-être sans savoir qu'un Américain, Spykman, parle à leurs propos de *rimland*, en les comparant à la jante d'une roue – idée de la roue inspirée par celle du pivot.

Pour en revenir à l'article de 1904, Mackinder, qui y avait longuement mesuré les dimensions de la région centrale de l'Eurasie et décrit les parties du *heartland*, n'a pas jugé bon – ou peut-être n'a-t-il pas eu le temps à la fin de sa conférence ? – de consacrer plus de quatre lignes à ces deux croissants. Il les fait suivre de deux lignes assez énigmatiques : « *dans l'état actuel de l'équilibre des forces, la Russie ne vaut pas exactement les Etats périphériques et un contrepoids en France trouve ici sa place* ». Suivent quatre lignes seulement, assez bizarres, sur les Etats-Unis – qu'il n'a pas cités auparavant – : « *les Etats-Unis comptent depuis peu parmi les puissances orientales, ce qui affecte l'équilibre européen* » – Mackinder fait sans doute allusion à l'annexion des Philippines en 1898. « *Les Etats-Unis vont construire le canal de Panama afin de rendre les ressources de la côte atlantique [...] accessibles du Pacifique. De ce point de vue, le véritable clivage entre l'Orient et l'Occident se situe au niveau de l'océan Atlantique* ». Cette phrase sibylline et la brièveté de l'allusion aux Etats-Unis auraient dû tempérer les louanges des actuels thuriféraires de Mackinder, qui le considèrent comme le premier à avoir posé des problèmes stratégiques au plan mondial. Elisée Reclus, lui, traite de l'importance des Etats-Unis.

Presque à la fin de l'article en question, l'expression région-pivot devient l'« Etat-pivot » ; en l'occurrence, il s'agit d'évidence de la Russie et soudain, immédiatement après ces lignes sur les Etats-Unis, Mackinder cesse d'évoquer de lointains passés pour se soucier de ce qui peut se passer dans un avenir proche. Il pense d'évidence à la possibilité de grands changements que j'appellerai géopolitiques. « *La rupture de puissance, au profit de l'Etat-pivot résultant de l'emprise de celui-ci sur les marges de l'Eurasie, permettrait d'employer les vastes ressources continentales à la construction d'une flotte et l'empire du monde serait alors en vue. Ceci pourrait être le cas si l'Allemagne s'alliait à la Russie. La menace d'une telle éventualité devrait donc pousser la France vers une alliance avec les puissances d'outre-mer, [...] qui deviendraient autant de têtes de pont à partir desquelles des marines obligerait la coalition du pivot à déployer des forces terrestres, la privant donc de la possibilité de consacrer toutes ses forces à ses flottes* ».

Les préoccupations de Mackinder quant la fonction stratégique de l'Empire colonial britannique – dont il avait déjà fait état dans son premier ouvrage *Les Iles britanniques et les mers britanniques* – apparaissent très brièvement et tout à la fin de l'article « Pivot géographique de

l'Histoire », où il est fait mention d'une « *fonction stratégique des Indes dans le système impérial britannique. Ne trouvons-nous pas l'idée sous-jacente à la conception de M. Amery selon laquelle le front militaire britannique s'étend du Cap au Japon en passant par l'Inde ?* » Ce Leopold Amery, membre du Parti conservateur, était très actif dans les affaires impériales et il sera en 1917 le vrai rédacteur de la fameuse Déclaration Balfour sur le soutien anglais au « foyer juif » en Palestine. Le Cap (en l'occurrence l'Afrique du Sud) apparaît d'autant plus précieux stratégiquement que les Anglais viennent tout juste de remporter en 1902 la guerre de Boers, lesquels avaient été soutenus par les Allemands – du Tanganika comme du Sud-Ouest africain – et construisent le « chemin de fer de Bagdad ».

La longueur du « *front militaire britannique du Cap au Japon en passant par l'Inde* » traduit évidemment les préoccupations des dirigeants anglais face aux poussées vers le sud de l'Empire russe. Toutefois, il est étonnant que Mackinder ne fasse aucune allusion aux causes de la puissance militaire russe. Il mesure seulement la puissance de cet Empire à l'énormité de sa superficie, alors que la plus grande partie de celle-là est presque déserte et que la circulation y est très difficile une grande partie de l'année, au printemps et une partie de l'été, avec les énormes inondations que provoquent les fleuves qui coulent depuis les régions dégelées au Sud vers le Nord qui est encore englacé.

C'est seulement dans le sud de la Sibérie et dans le sud des régions de l'Empire proches du Pacifique que se trouve l'essentiel de la population russe à l'est de l'Oural. Au Turkestan russe – comme on disait alors –, l'essentiel des populations – elles sont surtout turcophones – se trouve aussi tout au Sud, dans les oasis situées au pied des grandes chaînes de montagnes. Les forces armées dont a besoin numériquement un si vaste empire, surtout face à des armées européennes, sont fournies par le système du servage, car les paysans qui ont été choisis comme soldats le sont pour très longtemps. En revanche, sur les frontières du Caucase jusqu'à celles d'Extrême-Orient, les forces russes sont en fait principalement constituées par les Cosaques : leurs centaines de *stanitzza*, leurs villages fortifiés à gestion autonome mais sous commandement d'officiers du Tsar sont plus ou moins proches les uns des autres selon les secteurs, les conflits étant plus ou moins fréquents sur les 5 000 km de cette frontière. Celle-là fait penser au *limes* de l'Empire romain, à ceci près que la ligne des postes fortifiés face à des populations insoumises avait derrière elle des régions bien peuplées et plus ou moins romanisées, alors qu'en Sibérie la ligne des *stanitzza* cosaques n'a souvent derrière elle que des forêts plus ou moins désertes.

Le grand problème géographique de ce gigantesque empire est celui des distances. Contrairement au raisonnement implicite de Mackinder, son immensité, loin d'être un facteur de puissance, est plutôt un handicap, sauf en cas d'invasion. La Sibérie, hormis les fourrures, de l'or et des diamants, n'a guère fourni de grandes ressources avant que soient découverts, depuis ces vingt dernières années, les grands gisements d'hydrocarbures, leur exploitation étant rendue possible par un réseau de canalisation. Mackinder a bien souligné l'importance stratégique, pour le futur, des voies ferrées, dont la Russie avait entrepris la construction quelques décennies auparavant. Cependant, il ne note pas que le Transsibérien doit atteindre Vladivostok en cette année 1904.

Fait encore plus étonnant, Mackinder, alors qu'il a remarqué l'importance du « *front militaire britannique depuis le Cap jusqu'au Japon* », ne fait aucune allusion à ce qui depuis des années préoccupe l'opinion britannique : les diverses poussées vers le Sud qu'ont effectuées les Russes, sur le versant sud du Caucase (Géorgie, Arménie, Azerbaïdjan) dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, au nord de la Perse, au sud de la Caspienne, en Afghanistan, en Dzungarie et en Mandchourie, où ils construisent une voie ferrée d'Irkoutsk à Vladivostok. Pour empêcher les Russes de prendre Constantinople et les Balkans, les Anglais, avec les Français,

ont soutenu l'Empire ottoman lors de la guerre de Crimée (1853-1856), puis ont multiplié les embûches à cette poussée russe et ont développé une quasi-alliance avec le Japon, notamment pour l'aider, avec les Français, à se constituer une flotte de guerre ultra-moderne pour l'époque.

C'est ce qu'en Angleterre, dans les milieux informés, on appellera le « grand jeu ». Cette expression, qui est souvent imputée à Rudyard Kipling – dans son grand roman *Kim*, 1901 –, date en fait des années 1830 et a été inventée et relatée par un officier de l'armée de la Compagnie des Indes orientales, Arthur Conolly. Celui-là faisait du « renseignement » en Asie centrale et avait relié Moscou à Herat, aux confins de la Perse et de l'Afghanistan, d'où il avait facilement rallié Calcutta, qui était encore capitale de l'Inde britannique. Le « grand jeu » se déploya notamment lorsque Londres et Moscou, tout en continuant leur rivalité, s'entendirent discrètement vers 1880 pour tracer les frontières d'un Afghanistan et « neutraliser » ce pays afin d'éviter un conflit grave entre l'Empire britannique et la Russie, ce dont risquait de profiter l'Allemagne, qui était en train de monter rapidement en puissance

L'article « Le pivot géopolitique de l'Histoire » a été publié en 1904 et la guerre russo-japonaise a débuté le 8 février 1904. Cependant, Mackinder n'en fait pas état. Malgré le quasi-achèvement du Transsibérien, l'armée russe, en dépit de l'importance des effectifs qu'elle avait mobilisés, eut les plus grandes difficultés à acheminer ses forces, leur matériel et les munitions vers la Mandchourie, ce qui provoqua sa défaite en septembre 1905, au grand étonnement de nombreux Européens.

Le silence ou l'indifférence dont Mackinder fait montre à l'égard de tous ces événements militaires, à la périphérie du *heartland*, événements qui préoccupaient fort l'opinion britannique, conduit à mettre en doute l'idée, fort répandue aujourd'hui, selon laquelle « le pivot géopolitique de l'Histoire » marque l'apparition d'une pensée géopolitique. Celle-là ne se contente pas d'évoquer les décors, les cadres géographiques des rapports de forces, elle doit aussi examiner ces forces et comprendre leurs tactiques et leurs stratégies antagonistes.

Dans les dernières lignes de son article, Mackinder, avec l'évocation du « péril jaune », retrouve le moyen de reprendre le thème des invasions mongoles : *« en conclusion, il semble nécessaire d'insister sur le fait que la prise de contrôle de la région terrestre centrale par une nouvelle puissance se substituant à la Russie ne tendrait nullement à réduire l'importance géographique de la position pivot. Ainsi par exemple, si les Chinois parvenaient sous l'effet de l'organisation japonaise à renverser l'Empire russe et à occuper son territoire, ils pourraient constituer le péril jaune menaçant la liberté du monde pour la seule raison qu'ils ajouteraient une façade océanique aux ressources du Grand Continent, avantage qui demeure jusqu'à présent interdit à l'occupant russe de la région-pivot ».*

## LES FAIBLESSES CROISSANTES DES THESEES DE MACKINDER

J'ai déjà relevé le caractère extrêmement partiel des thèses de Mackinder sur différentes questions. Mackinder, dès après son titre « le pivot géographique de l'Histoire », avait déclaré d'entrée de jeu qu'il présenterait *« certaines des phases les plus importantes de l'Histoire dans leurs rapports avec les caractéristiques géographiques »*. Il n'a en fait que brièvement évoqué les invasions mongoles. L'extension de l'Empire russe d'abord vers l'Est, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, puis vers l'Ouest (Ukraine, Pologne, pays baltes) est presque complètement passée sous silence, puisque cette extension n'est, selon l'auteur, que la conséquence des Mongols : Mackinder se borne à dire que, *« en emboitant le pas aux Cosaques, la Russie a surmonté sans embûche son isolement*

*de jadis dans les forêts du Nord. Peut-être le changement le plus important du siècle dernier fut-il le mouvement de migration vers le Sud des paysans russes ».*

Une des faiblesses du raisonnement de Mackinder est qu'il considère que l'Empire russe résulte seulement de l'existence de très vastes plaines en Europe de l'Est et en Asie. Or, il ne fait aucune allusion au fait que l'extension de cet Empire résulte aussi de la forte croissance démographique du peuple russe. Celle-là a été rendue possible par la présence de terres disponibles à défricher progressivement : en 1796, l'Empire russe compte 36 millions d'habitants – dont 1,5 million seulement à l'est de l'Oural –, ce qui en fait alors l'Etat le plus peuplé d'Europe ; la France ne compte en 1789 que 26 millions d'habitants. En 1900, l'Empire russe compte 67 millions d'habitants. L'idée de la géographie que se fait Mackinder exclut en fait la plus ou moins grande importance de peuplement selon les régions. D'où son oubli quasi systématique de la Chine.

On aurait pu penser qu'après son article de 1904, lequel, semble-t-il, n'eut guère d'échos, Mackinder en aurait développé les points les plus originaux – mais quasiment bâclés à la fin – dans des publications ultérieures. Or, celles-là n'y font guère allusion. Sa fameuse théorie du pivot, l'Etat-pivot, Mackinder ne la reprendra guère dans son livre de 1919 *Democratic Ideals and Reality, Idéaux démocratique et réalisme* – le mot réalisme semble préférable à celui de réalité. Surtout inspiré par la Première Guerre mondiale, il y est d'abord surtout question des rapports historiques de la France et de l'Allemagne, la première faisant preuve d'idéalisme démocratique depuis les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle et la seconde mettant en œuvre au contraire un grand réalisme. Dans un deuxième chapitre, Mackinder traite de l'Angleterre, la puissance navale par excellence. C'est dans un troisième chapitre, qu'il reprend le thème du *heartland* – mais non le terme de pivot – pour l'étendre à l'ensemble du *World Island*, c'est-à-dire le Vieux Monde, l'Eurasie, mais aussi à l'Afrique. Mackinder voit d'abord un promontoire européen – il y intègre sans vergogne la Méditerranée avec le Maghreb et la Turquie –, puis un *heartland* sibérien, un « *croissant* » formé par le cercle des pays de mousson, une grande zone aride du Sahara au Moyen-Orient, un *heartland* méridional – soit toute l'Afrique au sud du Sahara – qui ne peut évidemment avoir la puissance de l'autre. Dans le quatrième chapitre, Mackinder traite essentiellement de la défaite de l'Allemagne et des craintes qu'il éprouve d'une alliance germano-bolchévique après le Traité de Brest-Litovsk (mars 1918) ; cette crainte perdure après la défaite de l'Allemagne dans les milieux dirigeants britanniques, où Mackinder trouva davantage d'échos – il fut nommé Haut-Commissaire en Russie du Sud.

En 1943, Mackinder publie dans la revue *Foreign Affairs*, à la demande du grand géographe américain Isaiah Bowman, « Une vision globale du monde pour la conquête de la paix » – dont on trouve une traduction dans la revue *Stratégique* –, article qui a à peu près la taille du fameux « Pivot géographique de l'Histoire ». Dans cet article de 1943, Mackinder raconte, entre autres, comment l'idée du *heartland* lui est progressivement venue, depuis la soudaine défaite française de 1870, preuve de la puissance nouvelle de l'Allemagne, jusqu'au déclenchement de la guerre de Mandchourie – il rappelle aussi que sa conférence date du mois de janvier 1904 et indique que le texte ensuite n'en a pas été modifié.

Mackinder explique qu'il n'emploie plus guère le terme « pivot » (ou « Etat-pivot »), « *qui convenait à une thèse universitaire au début du siècle* », mais « *qui n'est plus adapté à la situation internationale issue de la première grande crise de la Révolution mondiale contemporaine* » – le Royaume-Uni en 1943 est allié de l'URSS ! Il ne parle plus des « *croissants* » à la périphérie du *heartland*, sans savoir ou noter qu'un américain, Spykman, les considère comme le *rimland*.

En revanche, Mackinder maintient pleinement le terme *heartland* comme, dit-il alors, « l'équivalent du territoire de l'URSS », sauf à l'Est, ce qu'il appelle la « vaste région du fleuve Léna », qui est non pas une plaine mais un ensemble de montagnes. Après une longue et confuse comparaison géographique – ? – entre la Russie et la France, cette dernière étant incluse par lui dans le *heartland*, Mackinder en arrive à dire, compte tenu du déroulement de la guerre en 1943 : « tout bien considéré, l'on ne peut s'empêcher de conclure que si l'Union soviétique sort victorieuse de cette guerre contre l'Allemagne, elle s'imposera comme la plus grande puissance terrestre à la surface du globe. De plus, elle sera la puissance dotée de la plus forte position stratégique. En effet, le Heartland représente la plus formidable forteresse sur terre. Pour la première fois dans l'histoire, elle possède une garnison suffisante, tant en nombre qu'en qualité ».

Après avoir longuement exprimé le souhait qu'après la guerre l'Allemagne soit « lavée de sa philosophie dominante », Mackinder déclare qu'il « ne préten[d] en aucun cas prédire l'avenir de l'humanité, je m'occupe plutôt des conditions dans lesquelles nous aborderons la conquête de la paix, lorsque nous aurons obtenu la victoire [...] Il importe particulièrement de distinguer entre les projets idéalistes et les cartes établies par des savants traduisant des concepts d'ordre politique, économique ou stratégiques fondés sur la reconnaissance de faits obstinés. En gardant cela à l'esprit, nous pouvons chercher à mettre en évidence une caractéristique importante de la géographie globale : une ceinture, pour ainsi dire, jetée autour de la région polaire arctique. Là où elle commence, cette ceinture est constituée par les déserts du Sahara, puis, en s'étendant vers l'Est par les déserts d'Arabie, d'Iran, du Tibet et de Mongolie. Elle se poursuit à travers les espaces vides du pays de la Léna, d'Alaska et du bouclier canadien jusqu'au croissant semi-aride de l'ouest des Etats-Unis ». Je suis navré de l'abstraction désinvolte ou de la sottise avec laquelle Mackinder, tout en se disant géographe, passe outre aux différences géographiques majeures qui existent entre toutes ces étendues qu'il additionne, entre les étendues désertiques sans végétation et celles qui sont couvertes de grandes forêts. Pourquoi n'y ajoute-t-il pas celles de Sibérie ? « Cette ceinture d'immenses espaces désertiques est une caractéristique primordiale de géographie globale. Elle entoure deux ensembles en rapport l'un avec l'autre et d'une importance presque égale, le Heartland et le bassin océanique central : l'Atlantique-Nord, en y ajoutant [...] la Méditerranée, la Baltique, l'Arctique et la Caraïbe ». Pourquoi inventer que l'Atlantique-Nord est entouré de soi-disant « déserts » ? Tant qu'on y est, pourquoi pas leur ajouter le Groenland ? Mackinder déclare que, « pour les fins de ce qui est appelée la Grande Stratégie dans les écrits américains, il est nécessaire de procéder à de vastes généralisations en géographie, ainsi qu'en histoire ou en économie. J'ai donné une description de mon concept de heartland, dont je peux dire sans hésitation que son utilité et sa validité sont plus grandes aujourd'hui qu'il y a vingt ou quarante ans ».

Mackinder, en conclusion, revient encore sur la soi-disant « ceinture d'immenses espaces désertiques », qu'il évoque « sur le pourtour de la double entité que je viens de décrire, le Heartland et le bassin océanique central », en l'occurrence l'Atlantique-Nord. Il n'est même plus question des « croissants », qu'il avait déjà si rapidement évoqués en 1904, sur la bordure sud du *heartland*. « Un milliard d'hommes d'ancienne civilisation orientale habitent les pays de la mousson, en Inde et en Chine. Ils devront atteindre la prospérité [...] ils formeront alors le contrepois de cet autre milliard qui vit entre les fleuves Missouri et Ienisseï. Un monde équilibré d'êtres humains ».

La désinvolture avec laquelle Mackinder – oubliant presque son *heartland* – lance l'image de cette grande écharpe d'espaces soi-disant désertiques, qu'il « jette » autour de l'océan glacial arctique comme de l'Atlantique et qu'il considère carrément comme la « caractéristique primordiale de géographie globale », est assez consternante pour un géographe dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il devait sans doute n'y en avoir guère dans les universités britanniques, car ceux-là auraient alors exprimé leur incompréhension ou leur ironie. Je pense que nombre des lacunes des raisonnements de Mackinder s'expliquent sans doute par le fait qu'en Angleterre l'enseignement de la Géographie dans l'enseignement secondaire ne prit que très tardivement quelque importance.

C'est en Prusse, par décision de l'Etat, que cet enseignement débuta, dès les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, dans les divers pays, la Géographie était réservée aux princes, aux chefs de guerre, aux diplomates, aux grands marchands. Puis, le mouvement pour l'unité allemande, surtout mené par des Prussiens, a décidé qu'il fallait enseigner la Géographie à tous les futurs citoyens pour leur parler de l'Allemagne : dès l'école primaire, avec les instituteurs, et dans les lycées, avec des professeurs d'Histoire-Géographie et, pour former ceux-là, l'Université de Berlin devait avoir des historiens et des géographes hautement qualifiés. L'association de ces deux « disciplines » est l'application, en Allemagne, d'un des grands principes qu'Emmanuel Kant formule dans sa *Critique de la raison pure*, principe selon lequel l'Espace et le Temps fondamentalement ne sont pas dissociables. A noter que Kant enseigna longtemps la Géographie et qu'il publia en 1802 *Physische Geographie*, où il ne se contente pas d'examiner les données de la géographie physique, mais tient compte aussi des peuplements humains : Kant estime que « *la Géographie ne peut en aucun cas consister en un agrégat de connaissances, mais qu'elle doit au contraire être construite comme un système à l'intérieur duquel les choses sont considérées selon les places où elles se trouvent sur la terre* », remarque épistémologique encore capitale pour les géographes d'aujourd'hui.

En France, après la défaite de 1871 et le drame de la Commune de Paris, il a été aussi décidé, comme en Allemagne, d'apprendre de la Géographie et de l'Histoire dès l'école primaire et de former en « histoire-géo » nombre d'enseignants à l'Université, par des professeurs universitaires, ceux-là ayant soutenu, comme en Allemagne, des thèses de recherche couronnant des entreprises scientifiques originales. Elisée Reclus, bien que n'étant pas universitaire et qui fut d'abord formé par des géographes allemands, se tenait au courant des recherches et des informations de par le monde.

Notons ici que les préoccupations politiques qui, en Allemagne puis en France, ont poussé à l'enseignement de la Géographie n'existaient guère en Angleterre. Au début de son article de 1943, Mackinder remarque qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, « *lorsque l'Allemagne se dotait d'une flotte de haute mer [...] je m'occupais activement de la mise en place des enseignements de Géographie politique et historique au sein des universités de Londres et d'Oxford et je regardais l'actualité avec le goût de la généralisation qu'ont les enseignants* ». C'est peut-être l'abus de ce « *goût de la généralisation* » qui a conduit Mackinder à « *jeter une ceinture de déserts* » sur diverses parties du globe, représentation qui ne sert d'ailleurs à rien... C'est sans doute aussi ce « *goût de la généralisation qu'ont les enseignants* » qui détourne Mackinder de prendre en compte le déroulement des rapports de forces sur le terrain.

## DES GEOPOLITIQUES TRES DIFFERENTES

Pour annoncer « *la revanche de la géographie* », en appeler au « *réalisme* » et dénoncer de dangereuses illusions idéologiques, Robert Kaplan, s'il voulait vraiment célébrer Mackinder, aurait peut-être pu se référer à *Idéaux démocratiques et réalités* (1919), mais c'est évidemment l'article de 1904 qui est le grand classique, puisque s'y trouvent le « *pivot de l'Histoire* » et, surtout, le *heartland*.

Pourquoi Kaplan a-t-il été chercher ce texte britannique ancien, alors que sur ces questions, l'Américain Nicholas Spykman (1893-1943) a développé la théorie de Mackinder en y ajoutant l'importance stratégique du *rimland*, c'est-à-dire la grande couronne de pays qui se trouvent entre le *heartland* et les étendues océaniques. Spykman, journaliste et professeur de Relations internationales à Yale, avait été chargé par Franklin Roosevelt, bien avant Pearl Harbour, d'expliquer à l'opinion ce qui se passait en Europe et en Extrême-Orient. Spykman

publia en 1942 *Stratégie de l'Amérique dans la politique mondiale – Les Etats-Unis et l'équilibre des forces* et il mourut brusquement d'un cancer avant que sa *Géographie de la paix* paraisse en 1944. Il avait écrit « *La fin de la guerre n'est pas la fin de la lutte pour le pouvoir* ». Ses idées majeures prirent toute leur importance lorsque, d'évidence, commença la « Guerre froide » et que, face au bloc soviétique, les géostratèges américains cherchèrent surtout à s'appuyer sur le *rimland*, de l'Europe occidentale au Japon en passant par le Moyen-Orient et l'Asie du Sud-Est. A ce propos, Spykman écrit : « *la géographie est dans la politique étrangère le facteur le plus fondamental, parce que c'est le plus stable* ». Ce n'est certes pas une conception originale qui, en vérité, n'est guère utile si on s'en tient là, mais Mackinder aurait pu en dire tout autant.

Pourquoi Kaplan, en 1999, ne se réfère-t-il pas à Spykman ? Sans doute parce que l'Iran, l'Afghanistan, l'Iraq et Israël font partie de ce désormais trop fameux *rimland* et que l'opinion intellectuelle américaine préfère maintenant que certaines questions majeures soient abordées d'une façon plus générale et non pas seulement par des hommes politiques, ceux-là ayant presque tous approuvé en 2003 ce qui n'aurait dû être en Iraq qu'une sorte de promenade militaire.

D'où la référence de Kaplan, pour évoquer « sa revanche de la géographie », au Mackinder de 1904, qui était géographe. Sa théorie du pivot et du *heartland* avait dès l'origine une évidente signification idéologique, les Mongols, le « péril jaune » et celle-là fut formidablement renforcée après l'instauration de l'Union soviétique, le « péril rouge ». Cependant, l'URSS n'existe plus depuis vingt ans et la Russie n'est plus la seconde très grande puissance. Néanmoins, Mackinder, sans qu'on prête attention à ses textes, continue aujourd'hui d'être célébré comme le fondateur de la Géopolitique.

Or, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, n'y a-t-il pas eu en Europe des géographes qui aient étudié les rivalités de pouvoirs sur des territoires ? C'est ce que les géographes allemands, ceux de la grande Ecole géographique allemande formée au XIX<sup>e</sup> siècle, ont appelé vers 1900 la Géopolitique, à la suite de Friedrich Ratzel. Elle est contemporaine de Mackinder, mais combien plus expérimentée. Cette Ecole géopolitique allemande a, comme l'Ecole géographique dont elle est sortie, le souci majeur de la nation allemande. Les drames de celle-là au lendemain de la Première Guerre mondiale conduiront la majorité des géographes allemands vers le nazisme, dont la Géopolitique sera un des instruments.

Karl Haushofer, le chef de file de cette école géopolitique allemande – mais il ne fut pas nazi –, accorda une grande attention à ce que Mackinder avait écrit en 1919 sur l'Allemagne et la Russie et se servit de ces textes pour promouvoir, en 1939, le « Pacte germano-soviétique », à la satisfaction de Staline.

En 1945, l'Ecole géographique allemande fut dispersée par les mesures de dénazification et la Géopolitique – qu'elle soit allemande ou autre – fut proscrite et fut même punie du goulag en URSS, comme toute la Géographie humaine. Dès lors, en Europe et en Amérique du Nord, le mot géopolitique est systématiquement évité pour nommer des changements de frontière, des indépendances, des conflits armés, de nouvelles alliances, etc. et les géographes universitaires se tiennent prudemment à l'écart de ce genre de questions. Mackinder est bien commode parce qu'il ne prête pas attention aux opérations militaires et qu'il évoque surtout de très grands ensembles dans un contexte historique de « la belle époque ». On cite à l'envie dans nombre de manuels les formules fameuses « *qui tient l'Europe orientale tient le heartland, qui tient le heartland domine l'île mondiale, qui domine l'île mondiale domine le monde* », ce qui en vérité ne peut pas dire grand chose. D'autant que, désormais, les problèmes se posent d'évidence tout autrement avec la montée en puissance de l'énorme Chine sur la façade du Pacifique, de l'autre côté des Etats-Unis.

Il est cependant utile d'examiner comment les géographes allemands se sont profondément impliqués dans cette Géopolitique qu'Hitler proclamera « *science allemande* ». Leur méthode, à l'imitation des sciences exactes, fut d'établir de soi-disant « lois de la Géopolitique », en se référant à de multiples expériences historiques et géographiques, où des forces politiques rivales s'étaient affrontées – en fin de compte au profit d'intérêts germaniques. Leur souci fut de préserver et d'étendre au sens tout à fait écologique du terme l'« espace vital » de l'Allemagne, comme si s'affrontaient différentes espèces humaines, soi-disant selon les lois d'évolution que Darwin a établies entre espèces animales ou végétales. Le darwinisme social a eu une grande influence dans toute l'Europe, peut-être un peu moins en France.

Au début des années 1970, un petit groupe de géographes français a repris le terme « géopolitique », mais avec des préoccupations radicalement différentes de celles de géographes allemands de l'entre-deux guerres. L'analyse des guerres coloniales, notamment celle d'Algérie, a montré à ces géographes et historiens français qu'il est intéressant de tenir compte non seulement des rapports de forces sur différents types de terrain, mais aussi des représentations patriotiques des nombreux protagonistes. En 1979, des événements spectaculaires bouleversèrent les représentations de l'opinion internationale, habituée au partage « Est-Ouest » du monde : la guerre venait d'éclater entre deux Etats pourtant communistes, le Cambodge et le Vietnam, ce dernier étant bientôt l'objet d'une « punition chinoise » qu'il repoussa. L'analyse géographique et historique du grand delta du Mékong, enjeu des deux premiers protagonistes, permit à ce petit groupe de géographes français de montrer l'intérêt de la Géopolitique. Fait singulier, celle-là connaît depuis vingt ans une véritable mode intellectuelle en France, malgré les réserves de la majorité des géographes.

Il existe désormais une véritable école française de Géopolitique, qui se définit par l'analyse géographique et historique de toutes sortes de rivalités de pouvoirs sur des territoires, qu'il s'agisse d'enjeux de plus ou moins petites dimensions (conflits linguistiques ou religieux, mouvements régionaux, rivalités de quartiers...) ou de conflits internationaux qui se combinent à des données locales. Dans tous ces cas, dans toute analyse d'une situation géographique, il est porté la plus grande attention à ce qu'en pensent les gens, aux représentations de chacun des protagonistes, que celles-là soient plus ou moins illusoire ou mensongères et il s'agit de les confronter. C'est la très grande différence avec l'ex-Géopolitique allemande, qui se référait à de soi-disant « lois » scientifiques pour légitimer ses appétits.

Les spécialistes français des Relations internationales accordent depuis des décennies une grande importance aux représentations dominantes au sein des diverses nations qu'ils étudient et ils ont dans ce domaine un savoir-faire inégalable, surtout lorsqu'il s'agit de grands Etats. La démarche géopolitique, telle qu'elle est désormais mise en œuvre en France, tout en privilégiant les enjeux des rivalités territoriales, peut cependant contribuer utilement à l'analyse des relations internationales.